

1

La famille Julius disparut six ans avant que je n'épouse Martin Bartell.

T.C., Hope et Charity Julius s'étaient tout simplement évaporés. Certains habitants de Lawrenceton avaient même appelé le *National Enquirer*¹ pour rapporter aux journalistes qu'ils avaient été enlevés par des extraterrestres.

À l'époque, j'avais terminé mes études supérieures depuis quelques années et je travaillais à la bibliothèque municipale de Lawrenceton. Avec le temps, aucun élément nouveau n'ayant éclairé la disparition, j'avais fini par ne plus me poser de questions. Seul un vague frisson d'angoisse me parcourait encore le dos lorsque l'on mentionnait le nom « Julius » au cours de la conversation.

Puis Martin m'offrit leur maison comme cadeau de mariage.

1. Le *National Enquirer* (mot à mot « détective national ») est un tabloïd américain qui rémunère ses sources pour tout indice intéressant.

Dire que je fus surprise serait un euphémisme. Renversée serait plus exact. Installés tous les deux à Lawrenceton, ville du Sud traditionnelle et malheureusement en passe de devenir une banlieue d'Atlanta, nous souhaitions acquérir une maison en commun. Tentés par des biens spacieux dotés de grandes salles de réception, nous avons visité un certain nombre de demeures luxueuses et « comme il faut », dans les quartiers contemporains en périphérie.

J'estimais pour ma part que ces surfaces étaient bien trop grandes pour un couple sans enfant. Martin ressentait néanmoins le besoin irrésistible d'afficher des signes extérieurs de prospérité. Il conduisait une Mercedes, par exemple, et pour lui, notre maison devait s'harmoniser avec sa voiture.

Nous avons vu celle des Julius car j'avais demandé à mon amie et agent immobilier Eileen Norris de la mettre sur la liste – je l'avais moi-même visitée quelque temps plus tôt, quand j'étais célibataire.

Martin n'était pas tombé sous le charme comme moi. Bien au contraire, il s'était étonné de mon penchant pour la propriété. Ses sourcils sombres et bien dessinés s'étaient arqués et ses yeux d'ambre m'avaient fixée d'un air interrogateur.

— C'est un peu isolé, avait-il fait remarquer.

— À peine deux kilomètres de la ville. Je peux presque voir la maison de ma mère, d'ici.

— C'est plus petit que celle de Cherry Lane.

— Ce qui fait que je pourrais m'en occuper toute seule.

— Tu ne veux pas qu'on prenne quelqu'un pour t'aider ?

— Je ne vois pas pourquoi.

« Je n'ai rien d'autre à faire », avais-je précisé en mon for intérieur. Ce qui n'était pas de sa faute mais entièrement de la mienne : j'avais donné ma démission à la bibliothèque avant même de l'avoir rencontré. Je le regrettais chaque jour un peu plus.

— Et l'appartement au-dessus du garage, tu voudrais le louer ?

— Pourquoi pas, en effet.

— Le garage ne donne pas directement dans la maison.

— Il y a un passage couvert entre les deux.

Pendant notre petite conversation, Eileen s'était discrètement occupée ailleurs.

— C'est vrai, on se demande vraiment ce qui a bien pu leur arriver, fit-elle observer plus tard en refermant la porte, avant de glisser la clé dans son sac.

Les yeux de Martin s'illuminèrent soudain d'une brève lueur de compréhension.

Et c'est ainsi qu'au moment des échanges de cadeaux de mariage, je fus stupéfaite en recevant de sa main l'acte de propriété de la maison Julius.

Mon propre cadeau eut le même effet sur lui. J'avais eu le nez fin et, moi aussi, j'avais travaillé dans l'immobilier.

Alors que j'hésitais sur ce que je pourrais bien lui offrir, une angoisse terrible m'avait envahie. Car en fin de compte, nous ne nous connaissions pas si bien que cela, c'était indéniable. Et nous étions très différents. J'avais beau chercher, je ne trouvais rien. L'avais-je jamais entendu exprimer un souhait quelconque ?

Réfugiée sur mon canapé dans le petit salon de la maison que j'occupais depuis des années, je tentais désespérément d'échapper à la panique et me creusais la cervelle pour trouver l'idée parfaite. Je n'avais aucune idée de ce que sa femme précédente lui avait offert. J'avais la ferme intention toutefois de faire en sorte que mon propre cadeau soit plus marquant. Madeleine glissa lourdement de mes genoux pour s'installer sur le coussin en ronronnant. Je l'avais héritée de Jane Engle. Mon amie ne s'était jamais mariée. Lorsqu'elle était décédée, elle m'avait légué sa fortune. Madeleine symbolisait donc pour moi des choses agréables : l'amitié ainsi que l'aisance financière.

En pensant à Jane, je me rendis compte que je venais de finaliser la vente de sa maison, ce qui m'avait rapporté encore plus d'argent. Je réfléchissais au secteur immobilier en général quand, tout à coup, une idée prit forme. Je savais ce qui ferait plaisir à Martin.

Homme d'affaires émérite et sophistiqué, ce dernier était en effet originaire du fin fond rural de l'Ohio. Le seul lien que l'on pouvait entrevoir avec sa vie professionnelle actuelle était la Pan-Am Agra. La société qui l'employait fabriquait en effet des produits agricoles, en collaboration avec certains pays d'Amérique latine, principalement le Guatemala et le Brésil. Le père de Martin était mort alors qu'il était tout jeune, et sa mère s'était remariée. Le jeune garçon et sa sœur Barby ne s'étaient jamais entendus avec leur beau-père, Joseph Flocken. Rien ne s'était arrangé après le décès de leur mère. Martin m'avait raconté avec amertume que la ferme tombait en

ruine : rongé par l'arthrite, le beau-père ne pouvait plus l'exploiter mais refusait de la vendre, bien décidé à contrarier Martin et sa sœur.

C'était là le cadeau idéal : j'allais racheter la ferme pour lui.

Le plus difficile fut de trouver un bon motif pour justifier mon absence. Je racontai finalement à Martin que j'allais passer quelques jours chez Amina, ma meilleure amie. Enceinte de plus de trois mois, elle résidait maintenant à Houston. Je l'appelai pour lui expliquer mon projet. Je lui demandai également si elle et Hugh accepteraient de brancher leur répondeur pendant quelques jours, afin de filtrer les appels. J'avais l'intention de lui téléphoner tous les soirs pour savoir si Martin avait tenté de me joindre. Si c'était le cas, je pourrais le rappeler depuis l'Ohio. Amina trouva mon idée terriblement romantique. Elle allait bientôt venir à Lawrenceton, accompagnée de son époux Hugh, afin de participer aux festivités prénuptiales, puis à notre mariage.

— J'ai tellement hâte de rencontrer Martin, s'exclama-t-elle joyeusement.

— Attention, ne joue pas de ton charme légendaire avec lui ! lui recommandai-je d'un ton léger.

Et soudain, je m'aperçus que j'étais très sérieuse. L'idée d'une femme qui tenterait d'enjôler Martin me donnait des envies de mordre.

— Mon charme ? s'égosilla l'intéressée. Mais chérie ! Je ressemble à une baleine !

Son ventre toujours plat devait simplement afficher un galbe à peine décelable.

Notre conversation se termina sur une note amicale, mais mon accès de jalousie me donna à réfléchir

tout au long de mon vol vers Pittsburgh puis sur la route en direction de Corinth, la ville la plus proche de la ferme. C'était une agglomération un peu plus petite que Lawrenceton. Incertaine de ce que j'y trouverais en matière d'hébergement, j'avais réservé une chambre au Holiday Inn.

Il s'agissait là pour moi d'une aventure exotique. J'avais beau me répéter inlassablement que d'autres personnes voyageaient seules, vers des destinations inconnues et à longueur de temps, j'étais rongée par l'anxiété. Dans l'avion, j'examinai minutieusement la carte, et une fois arrivée, je m'attardai longuement à vérifier la Ford Taurus que j'avais louée. En même temps, je m'émerveillais du fait que personne au monde ne sache véritablement où je me trouvais.

Je fus frappée tout d'abord par l'aspect familial de Corinth. Le paysage était sans doute un peu différent, et les habitants habillés d'une façon légèrement inhabituelle pour moi. L'architecture comportait bien plus de brique rouge, avec plus de maisons à étage... Mais je retrouvais là une ville aux racines agricoles, avec des maisons regroupées autour d'un centre-ville qui manquait de places de parking, et dont la zone d'activités à sa sortie était parsemée d'engins agricoles John Deere.

Je m'enregistrai à l'hôtel et décidai d'appeler un cabinet d'immobilier.

Il n'y en avait que trois dans l'annuaire – les perspectives de ventes à Corinth devaient être bien modestes. L'agence Bishop Realty se spécialisait dans les fermes (« biens agricoles »). La main sur le combiné, j'hésitai soudain : je me préparais à mentir, ce dont je n'avais pas l'habitude.

— Bishop Realty, Mme Mary Anne Bishop à l'appareil, répondit une voix énergique.

— Aurora Teagarden, annonçai-je distinctement.

J'attendis comme toujours que mon interlocutrice étouffe un rire, ce qu'elle ne manqua pas de faire – et pas très discrètement.

— Je souhaiterais voir des fermes dans les environs, et tout particulièrement en mauvais état. Il me faudrait un endroit plutôt isolé.

Mary Anne Bishop absorba ces informations en silence.

— Vous pensiez à quel genre de surface ? finit-elle par demander.

— Pas trop grand.

Je n'avais pas réussi à soutirer l'information à Martin.

— Je pourrais préparer plusieurs visites pour demain matin, répondit Mme Bishop d'un ton prudent. Si vous pouviez me dire – enfin, vous avez l'intention d'exploiter les terres ? Si j'en savais plus sur ce que vous voulez en faire, je serais en mesure de faire une meilleure sélection de propriétés, vous comprenez.

Elle faisait de son mieux pour ne pas sembler indiscreète.

Je fermai les yeux et pris une grande inspiration, soulagée qu'elle ne puisse pas me voir.

— Je représente une petite communauté religieuse en plein développement. Nous souhaitons acquérir un bien que nous puissions rénover nous-mêmes et adapter à nos besoins. Nous ferons un peu de culture ou d'élevage mais si nous voulons de la terre, c'est plutôt pour préserver notre vie privée.

— Ah bon. Vous n'êtes pas des Moonistes¹ tout de même ? Ou des Druvidiens ?

Des Druvidiens ? De quoi parlait-elle, de druides ou de Davidiens² ?

— Absolument pas, rétorquai-je avec fermeté. Nous sommes des chrétiens pacifistes. Nous refusons l'alcool et le tabac. Chez nous, personne ne s'habille bizarrement, personne ne se poste au coin de la rue pour réclamer des dons. On ne prêche pas dans les magasins non plus, ni rien de ce genre !

Et je partis d'un rire léger, bientôt imitée par Mme Bishop – après une certaine hésitation. Elle me donna des instructions claires pour trouver ses locaux et me recommanda quelques restaurants pour le dîner (« Si vous avez le droit d'y aller bien sûr ») avant de me souhaiter une bonne soirée.

Ayant repéré le distributeur de sodas, je m'installai pour regarder les informations tout en sirotant un Whisky-Coca, grâce au reste de la petite bouteille offerte dans l'avion. Heureusement que Mme Bishop n'était pas là pour m'observer...

Plus tard, gagnée par le sentiment à la fois étrange et plaisant que me procurait mon anonymat, je sortis me promener en voiture. Le soir tombait, accompagné d'une bruine de printemps. J'observais les rues

1. Les Moonistes sont les membres de la secte Moon, ou Association de l'Esprit Saint pour l'Unification du Christianisme Mondial, créée en Corée dans la première moitié des années 1950 par Sun Myung Moon. Ce dernier est décédé en septembre 2012.

2. Les Davidiens ou « Branch Davidians » sont membres d'une secte qui trouve son origine chez les Adventistes du septième jour, dont ils se sont définitivement séparés dans les années 1950. Le groupe est principalement connu pour le siège de Waco, au terme duquel plus de 80 membres, dont leur leader, trouvèrent la mort en avril 1993.

que Martin avait si bien connues au cours de son enfance, dépassant l'affreuse école secondaire de brique dans laquelle il avait joué au football, scrutant les maisons dans lesquelles avaient habité des camarades et connaissances, des petites amies, des copains avec qui il avait passé des soirées arrosées. Certains, peut-être même la plupart d'entre eux, étaient restés ici, dans cette ville. Peut-être qu'il était parti au Vietnam avec eux. Et qu'ils n'en parlaient pratiquement jamais, tout comme lui.

J'avais l'impression d'être une intruse et d'écouter aux portes de la vie de Martin.

Je me rendis à l'un des restaurants que Mme Bishop m'avait recommandés. Je sortis de mon sac un livre de poche – ce soir, c'était *Promenons-nous dans les bois...* de Liza Cody¹ – et le lus tout en dînant. La carte, un peu étrange pour moi, ne comportait aucun des plats typiques de mon Sud natal. Mais le chili était bon et j'en laissai la moitié sur mon assiette à regret : j'avais dépassé la trentaine et je trouvais désormais que les calories avaient plus d'effet qu'auparavant. Quand on ne mesure qu'un petit mètre cinquante-deux, le moindre gramme superflu peut devenir très visible.

Personne ne me dérangea, la serveuse était plaisante et je passai donc un moment agréable. J'avais consciencieusement pris mon jogging et mes baskets dans mes bagages. La pluie fine me servit malgré tout de prétexte pour ne pas aller courir après le repas.

1. Écrivain britannique, Liza Cody a été récompensée par le prix Silver Dagger de 1992. Ses romans policiers ont notamment inspiré la série télévisée *Anna Lee*.

Pour apaiser ma conscience, j'exécutai quelques mouvements de gymnastique dès mon retour dans ma chambre, soulageant ainsi la raideur que le vol et le long trajet en voiture m'avaient infligée. Je téléphonai ensuite à Amina, qui confirma que Martin avait laissé un message sur son répondeur à peine une demi-heure plus tôt.

Personne n'étant présent pour me juger, je me permis un sourire béat et le rappelai à son bureau. Au son de sa voix, un sentiment de manque intense s'abattit sur moi. Devant mes yeux flottaient son épaisse chevelure blanche et impeccable, ses sourcils noirs et ses yeux ambrés. Je l'imaginai derrière son immense bureau recouvert de piles de papier ordonnées. Il devait porter une chemise immaculée, et, au départ de son dernier employé, il avait dû retirer sa cravate. Sa veste était suspendue sur un cintre rembourré, dans son cabinet de toilettes privé.

Je l'aimais tellement que j'en avais mal.

Je ne lui avais jamais menti et je dus faire des efforts pour me rappeler que j'étais censée me trouver chez Amina.

— Amina parle beaucoup du bébé ? me demanda-t-il.

— Ça, on peut le dire ! Elle doit prendre des cours d'accouchement d'ici à quelques mois, et Hugh est bien décidé à l'entraîner.

J'hésitai quelques instants avant de poursuivre.

— Tu as suivi les cours, toi, quand Barrett est né ?

— Je ne me souviens pas vraiment, mais j'imagine que Cindy et moi avons dû en prendre. En tout cas, j'étais présent à l'accouchement, répondit-il d'un ton incertain.

Cindy. Épouse numéro un et mère de Barrett, l'enfant unique de Martin. Il tentait actuellement sa chance à Los Angeles, dans l'espoir de devenir un acteur célèbre.

Martin avait repris.

— Dis-moi, est-ce que le fait qu'Amina soit enceinte te donne des idées ?

Sa voix ne me suffisait pas pour savoir dans quel état d'esprit il se trouvait. Il avait toutefois tellement parlé de Barrett ces temps-ci que je sentais que ce n'était pas le moment idéal pour avoir une conversation sérieuse à ce sujet.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Je ne sais pas. J'ai un peu passé l'âge de changer des couches. Ça me ferait un peu peur, de tout recommencer.

— On en reparlera quand je rentrerai, si tu veux.

Puis la conversation s'orienta sur ce que Martin voulait faire avec moi dès mon retour. Par un heureux hasard, je partageais ses intentions...

Après avoir raccroché, je pris le petit annuaire de Corinth et, avant d'avoir pu m'en empêcher, le feuilletai pour tomber sur la lettre B.

Bartell, C. F., 1202 Archibald Street.

Cela peut sembler louche. Jusqu'à cet instant-là, pourtant, jamais je n'avais envisagé que l'ex-épouse de Martin se trouve encore à Corinth.

Je découvris brusquement que je brûlais d'envie de rencontrer Cindy Bartell. Un sentiment de jalousie particulièrement ridicule consumait mon cœur. Il me fallait la voir à tout prix.

Était-ce bien raisonnable ? Qu'importe. Je résolus d'obéir à cette impulsion pendant mon séjour. Je retirai mes lunettes et me détendis sur le lit pourtant dur du motel. J'avais malgré tout l'impression de me montrer franchement idiot. Je fouillai ma mémoire, tentant de me rappeler si Martin avait mentionné ce que Cindy faisait pour gagner sa vie. Il ne s'attardait que rarement sur son passé – tout en se montrant fasciné par la platitude du mien. Il avait bien dû en parler à un moment ou un autre, non ?

M'étant assoupie tout habillée, je me relevai avec effort, me démaquillai et enfilai ma chemise de nuit. Entre-temps, j'avais réussi à extirper de mes souvenirs le détail recherché : elle était, ou avait été, fleuriste.

Le petit annuaire m'informa qu'il y avait à Corinth une boutique de fleurs sous le nom de *Cindy's Flowers*¹.

J'avais recommencé à hésiter lorsque je m'endormis d'un seul coup. Mon éducation et mon sens commun me poussaient à ne pas m'approcher de la boutique de Cindy. Allais-je leur obéir ?

Le lendemain matin, après avoir pris une douche rapide, je rassemblai ma masse de cheveux longs et bouclés en un chignon sage et rond, espérant qu'il me donnerait un air de vertu religieuse. Puis je me maquillai très légèrement et nettoyai soigneusement mes lunettes. Je choisis un tailleur-pantalon couleur kaki, assorti d'un chemisier en soie bronze et de modestes escarpins marron. Mon intention était de projeter une image ultra-respectable : Mme Bishop

1. En anglais, « *Cindy's flowers* » signifie mot à mot « les fleurs de Cindy ».

devait se sentir rassurée. La secte devait cependant constituer un élément suffisamment douteux pour pousser Joseph Flocken à vendre, rien que pour contrarier les enfants de son épouse décédée. Malheureusement, l'homme n'avait pas le téléphone et je ne savais pas où il habitait. Il ne me restait plus qu'à espérer que je repérerais sa ferme lors de mes visites.

Avant de descendre pour le petit déjeuner, je jetai un dernier coup d'œil dans le miroir : mon reflet me rassura sur l'effet que j'aurais sur Mme Bishop.

Les instructions qu'elle m'avait fournies m'amènèrent à bon port, ce qui m'indiquait qu'elle était efficace.

L'agence Bishop Realty était installée dans une vieille demeure au coin de la rue principale, Main Street. Au moment où j'entrais, une porte située sur la droite s'ouvrit pour laisser passer une grande femme blonde et robuste. Elle portait un tailleur bleu marine de mauvaise qualité et un chemisier blanc.

— Que le Seigneur soit avec vous, la saluai-je immédiatement.

Hésitante, elle épia rapidement mon annulaire gauche – j'avais bien entendu laissé mon énorme bague de fiançailles dans une pochette au fond de mon sac, car elle ne correspondait pas à ma nouvelle image.

— Mademoiselle Teagarden ? J'ai quelques visites pour vous ce matin, m'annonça-t-elle d'un ton prudent. J'espère que l'une d'entre elles vous plaira. Nous attendons avec impatience de vous accueillir dans la région avec votre groupe. C'est une congrégation, si j'ai bien compris ?

Elle me fit signe de la suivre dans son bureau et de m'asseoir, avant d'en faire autant. Je lui répondis en

usant des mêmes précautions, tout en m'interrogeant sur le système fiscal et autres détails administratifs qui pouvaient découler du fait de se déclarer en tant que congrégation officielle.

— Nous sommes un petit groupe religieux et pacifiste. Nous aimons la tranquillité et nous ne sommes pas riches. C'est la raison pour laquelle nous souhaitons acquérir une ferme à l'écart de la ville et la restaurer nous-mêmes.

— Et vous voulez, disons, au moins soixante hectares ? demanda Mme Bishop.

— Au moins. Ou même plus. Nous ne sommes pas vraiment fixés.

N'ayant aucune idée de la taille de l'exploitation Bartell/Flocken, je restai dans le vague.

— Veuillez me pardonner, mais je me demandais pourquoi votre groupe s'intéressait à l'Ohio et à notre région. J'ai l'impression que vous venez du Sud, et il y a de belles propriétés agricoles en pagaille, là-bas...

— Dieu nous a dit de venir ici.

— Ah.

Mme Bishop haussa les épaules et remplaça son regard un peu hébété par son sourire le plus commercial.

— Eh bien, allons trouver l'endroit idéal. Nous prendrons mon Bronco, ce sera plus pratique, vu le contexte.

Je passai donc une matinée entière à battre la campagne de l'Ohio en tous sens, en compagnie de Mary Anne Bishop, à contempler des champs et des clôtures et des fermes dilapidées. Je pensais au froid qui devait s'abattre en plein hiver sur les bâtisses plantées au milieu de nulle part, tout en m'imaginant le

paysage recouvert de neige. J'en frissonnais rien que d'y penser.

Aucune n'était celle de Martin.

Comment trouver le moyen de visiter le bon endroit ? De toute évidence, Flocken n'avait mis la propriété en vente chez personne. Il se contentait de rester assis sans bouger, pour léser Martin et Barby. Je ne l'avais pas encore rencontré, mais je commençais à le détester cordialement.

Après le déjeuner, pris ensemble, Mary Anne s'excusa pour vérifier ses messages et je restai dans la salle d'attente à m'inquiéter : même si je parvenais à visiter la ferme que je cherchais, il n'était pas certain que Flocken me la vende. Je me levai pour aller vers le miroir accroché au-dessus d'une petite console, un peu plus près du bureau de Mary Anne. Doués d'une volonté qui leur est propre, mes cheveux s'échappaient de leur chignon pour former une espèce de halo bouclé. J'entamai les travaux de réparation.

Je découvris ainsi que si je tendais l'oreille, je pouvais entendre Mary Anne.

— Alors je l'amène cet après-midi, Inez, si vous êtes prête. Non, non, elle n'est pas habillée bizarrement ni rien. Elle est minuscule, toute jeune, et elle porte un tailleur qui a dû coûter une fortune...

Ah zut ! J'aurais dû acheter quelque chose au supermarché.

— ... mais elle est très polie et tout à fait normale. En plus, elle a un accent du Sud à couper au couteau ! Grimace.

— Non, à mon avis, le pasteur ne dira rien, je vous assure, poursuivait Mary Anne d'un ton persuasif. De toute évidence, ils ne boivent pas, ils ne fument pas,

et ils refusent les armes à feu. Ils n'ont qu'une seule épouse. Ils m'ont l'air on ne peut plus normaux. Et s'ils vivent tous seuls à l'écart... Oui, je sais, mais j'ai l'impression qu'elle a déjà l'argent... Bon d'accord, à plus tard.

Mary Anne sortit à grand pas, le visage animé, tenant à la main une pile de fiches concernant les biens que j'allais voir dans l'après-midi.

Un certain sentiment de désespoir m'envahit.

L'après-midi fut interminable. J'allais contre mon gré devenir incollable sur les pratiques agricoles de l'est de l'Ohio. Je rencontrai des gens très bien, victimes de la crise, qui voulaient sincèrement vendre leur ferme. Je me sentais désolée pour la plupart d'entre eux. Je ne pouvais cependant pas me permettre de racheter le tout...

À 4 heures, j'avais vu tout ce qui se trouvait sur la liste. Je faisais semblant de réfléchir sérieusement à deux des propriétés, tout en leur trouvant suffisamment de défauts pour que Mary Anne se sente enthousiasmée par la perspective des trois dernières visites prévues pour le lendemain matin. En cette fin de journée, nous étions toutes deux soulagées de nous séparer et c'est avec un sentiment de délivrance que je remontai dans mon propre véhicule, qui était resté garé à l'agence toute la journée. J'avais tenté à plusieurs occasions d'orienter la conversation sur les années pendant lesquelles Martin avait vécu ici. Son mari et elle étaient natifs de Corinth mais pas une fois Mary Anne ne mentionna le nom des Bartell.

Martin me manquait affreusement.

J'avais presque terminé mon livre. En apercevant une librairie sur le chemin du retour, je m'y arrêtai

donc, ravie – du moment que des livres s’empilent quelque part, je m’y sens chez moi. C’était une jolie petite boutique, juste à côté d’un pressing et d’un coiffeur. Une clochette annonça mon entrée et une femme aux cheveux gris, assise sur un tabouret derrière sa caisse, releva les yeux de son propre livre tandis que je marquais un temps d’arrêt. Je savourai l’impression d’être entourée de mots.

— Vous cherchez quelque chose en particulier ? demanda-t-elle poliment.

Ses lunettes étaient assorties à ses cheveux et elle s’était habillée en fuchsia, une teinte qui ne lui allait malheureusement pas du tout. Mais elle avait un sourire merveilleux et un timbre de voix riche et plein.

— Non merci, je regarde. Où sont les policiers ?

— Au fond, à droite, m’indiqua-t-elle avant de se replonger dans sa lecture.

Je m’affairai pendant quinze à vingt minutes d’un bonheur sans mélange, dénichant un James Lee Burke¹ et un Adam Hall² que je n’avais pas encore lus. La section crimes historiques s’avéra décevante mais, pour moi, c’était pardonnable : tout le monde n’était pas forcément mordu comme je l’étais.

La dame aux cheveux gris passa mes achats en caisse, sans se départir de son air joyeux et

1. James Lee Burke est un écrivain américain, auteur de romans policiers. Son personnage Dave Robicheaux a été porté à l’écran par Alec Baldwin (*Vengeance froide*), puis Tommy Lee Jones (*Dans la brume électrique*).

2. Adam Hall est l’un des nombreux pseudonymes du romancier britannique Elleston Trevor (1920-1995), essentiellement connu pour ses thrillers sur la guerre froide. Son roman d’aventures *Le Vol du phénix* a inspiré un film éponyme en 1965, puis un remake par John Moore en 2004.

bienveillant. Sans réfléchir le moins du monde, je lui demandai, non pas comment me rendre au Holiday Inn, mais chez Cindy's Flowers.

De l'extérieur, l'établissement semblait prospère, avec une très jolie vitrine décorée pour Pâques. Je me repoussai le nez et, je ne sais pourquoi, défis mon chignon et me brossai les cheveux avant de descendre de voiture. On voyait derrière la vitre des compositions de plantes naturelles ainsi que de fleurs en soie, certaines destinées à des mariages et d'autres à des enterrements. À l'intérieur se trouvaient un immense rayon réfrigéré et un minuscule comptoir caisse. Au fond, la zone de travail était presque entièrement ouverte aux regards et deux femmes étaient à l'œuvre. Une blonde décolorée d'environ cinquante ans fixait des lys blancs à une croix en polystyrène. La seconde, qui devait avoir dix ans de moins, était une brune aux cheveux très courts. Elle composait un bouquet de félicitations dans un panier d'osier bleu en forme de couffin – sans doute pour la naissance d'un petit garçon. Tout comme celui de traiteur ou de pasteur, le métier de fleuriste s'articulait autour des événements importants de la vie.

Les deux femmes échangèrent un regard pour savoir qui allait se charger de moi, et la brune prit la parole :

— Continue ce que tu fais, Ruth, tu as presque fini.

Chaussée d'une paire de Nike confortables, elle s'avança d'un pas rapide et silencieux, prête à écouter mais visiblement pressée.

— Que puis-je pour vous ?

Derrière ses lunettes à double foyer, elle avait de grands yeux presque noirs sous une frange effilée à la garçonne. Mince, elle portait un maquillage

impeccable et ses ongles longs et ovales étaient vernis d'une laque transparente.

— Eh bien, je suis ici pour quelques jours seulement, et je viens de me rendre compte que demain, c'est l'anniversaire de ma mère. Je voudrais lui envoyer des fleurs.

— Vous, vous êtes du Sud, fit-elle remarquer en se saisissant d'un bloc-notes et d'un crayon. Vous pensiez à quoi ?

Je n'avais pas l'habitude d'être aussi facile à identifier. Dès que j'ouvrais la bouche dans les parages, tout le monde était certain d'une chose : je n'étais pas d'ici.

— Un mélange de fleurs de printemps, pour environ quarante dollars, répondis-je sans hésiter mais au hasard.

Elle inscrivit ces indications et reprit soudain sans relever les yeux.

— Vous êtes d'où, exactement ?

— De Géorgie.

Son crayon s'immobilisa une fraction de seconde.

— À quelle adresse souhaitez-vous expédier les fleurs ?

Aïe. J'avais vraiment mis les pieds dans le plat. Si j'avais eu autant de cervelle que Dieu en a donné aux chèvres, j'aurais fait envoyer le tout à Amina. Mais puisque j'avais mentionné ma mère, je me sentais bêtement obligée de lui adresser le bouquet. J'avais menti toute la journée, et je crois que j'en avais simplement assez.

— 1214 Plantation Drive, Lawrenceton, Géorgie.

Elle nota le tout sans sourciller et je relâchai ma respiration.

— Il est une heure plus tard, là-bas. Je crois que ce ne sera pas possible pour ce soir, précisa Cindy Bartell.

J'appellerai demain à la première heure et je ferai en sorte que quelqu'un les livre demain. Ça vous convient ?

Et elle releva la tête, le regard interrogateur.

— Parfait, répondis-je d'une voix ténue.

— Vous avez un numéro où on peut vous joindre ici ?

— Je suis au Holiday Inn.

Elle était plus que jolie. Elle était belle à tomber. Et elle mesurait une tête de plus que moi.

— Vous réglez comment ?

— Pardon ?

— En liquide, par carte ou par chèque ?

— En liquide, précisai-je, sûre de moi.

De cette façon, je ne donnerais aucune indication sur mon nom. J'avais l'impression d'être rusée.

Je regardai un instant la femme blonde penchée sur son œuvre – j'aime bien regarder les gens qui s'appliquent dans leur travail. Puis je me tournai de nouveau vers Cindy Bartell, qui me fixait avec intensité. Elle ne put retenir un rapide regard sur ma main gauche, mais naturellement, ma bague de fiançailles était toujours en sécurité dans mon sac.

— Vous avez de la famille par ici, mademoiselle ?

— Non, lui répondis-je simplement avec un sourire insipide.

Puis je lui tendis l'argent.

Je m'en sortais comme un chef.



Sur le chemin du retour, je me creusai la tête pour comprendre ce qui avait bien pu me pousser à faire une chose pareille, sans trouver de réponse réellement satisfaisante. Je n'avais jamais vraiment

réfléchi au passé de Martin, et soudain, la curiosité m'avait submergée. N'est-il pas normal pour la future épouse numéro deux de se poser des questions au sujet de l'épouse numéro un ?

Je regardai les informations en dînant sur le pouce dans ma chambre, mon livre ouvert devant moi pour m'occuper pendant les publicités. Je m'étais fait passer pour quelqu'un d'autre toute la journée, et je savourais le plaisir d'être moi-même. Une supercherie d'une telle ampleur, c'est épuisant.

Le coup frappé à la porte me fit sursauter jusqu'au plafond.

Personne ne savait où je me trouvais, sauf Amina. Et elle était à Houston.

Je me levai d'un bond et versai les restes de mon repas dans la poubelle avant d'avoir atteint la porte. J'avais mis la chaîne et ouvris le battant sur quelques centimètres.

Cindy Bartell se tenait là, manifestement anxieuse et affreusement mal à l'aise.

— Euh, bonsoir...

— Je peux entrer ?

Quelques idées noires me traversèrent l'esprit : « La femme délaissée assassine la future épouse dans une chambre de motel. »

Elle comprit immédiatement mon hésitation.

— Qui que vous soyez, je ne vous veux aucun mal, annonça-t-elle avec sincérité, aussi gênée que moi par cette seconde de mélodrame.

J'ouvris en grand et m'effaçai pour la laisser passer.

— Est-ce que...

Elle se tenait au milieu de la pièce, jouant nerveusement avec ses clés.

— Vous êtes la nouvelle fiancée de Martin ?

Je marquai une pause.

— Oui.

— Alors je ne suis pas tout à fait ridicule, conclut-elle avec soulagement.

Je n'étais pas certaine de l'issue de cette conversation et il y eut un silence embarrassé. Nous ne savions que dire, ni l'une ni l'autre.

— Comme vous le savez, commença-t-elle, ou du moins, je crois que vous le savez...

Elle haussa ses sourcils d'un air interrogateur et je hochai la tête.

— Vous savez donc que je suis, ou plutôt j'étais la femme de Martin.

— En effet.

— Martin ne sait pas que vous êtes ici.

— Non. Je suis ici pour acheter son cadeau de mariage.

Je lui fis signe de prendre l'un des deux fauteuils disposés à côté de la petite table ronde. Elle s'assit au bord du siège, sans cesser de triturer son trousseau.

— Il a appris à Barrett qu'il se remariait. C'est lui qui m'a appelée, expliqua-t-elle. Il a dit que, d'après son père, vous étiez très petite, et il ne se trompait pas, ajouta-t-elle d'un ton ironique.

— Pour le cadeau de mariage de Martin, repris-je sans broncher, j'ai l'intention de lui acheter la ferme dans laquelle il a grandi. Pourriez-vous me dire où elle se trouve ? Je n'ai rien dit à l'agent immobilier, pour qu'elle ne se doute de rien. Parce que Joseph Flocken ne voudra pas me la vendre s'il apprend que je veux l'offrir à Martin.

— Vous avez tout à fait raison et je vais vous fournir les indications. Ensuite, je vais vous donner un petit conseil. Vous êtes bien plus jeune que moi...

Elle laissa échapper un soupir.

— C'est une bonne idée, de lui offrir la ferme, commença-t-elle. Ça lui a toujours posé un énorme problème, que ce soit quelqu'un d'autre qui l'ait et qui la laisse à l'abandon. Mais Joseph a pris Martin en grippe tout de suite. Il n'appréciait pas trop Barby non plus – c'est pareil pour moi, d'ailleurs. L'un des inconvénients, lorsque l'on épouse Martin, c'est que Barby devient votre belle-sœur... Je suis désolée, je m'étais pourtant promis de ne rien dire de méchant. Barby a eu une adolescence difficile. La raison pour laquelle Flocken et les enfants s'entendent aussi mal... Ce n'est pas Martin qui vous racontera, et de mon côté, c'est Barby qui s'est confiée. Le souci, c'est qu'elle est tombée enceinte à l'âge de seize ans. Quand M. Flocken a découvert le pot aux roses, il est allé à l'église – et pas une église ordinaire, non. C'était un groupuscule, une de ces sectes qui diabolisent le sexe, ha ! Il s'est levé et, devant toute l'assemblée, il a dévoilé l'histoire, devant la pauvre Barby. Et en plus, il leur a demandé conseil ! On a envoyé la pauvre gosse dans un foyer, elle a raté un an d'école, elle a accouché, et on lui a pris son bébé pour le faire adopter. Par contre, rien n'est arrivé au père du gamin, vous pensez bien ! Lui, il a raconté à tout le monde que la pauvre fille était une traînée. En plus, il s'est vanté de ses exploits. Alors Martin lui a cassé la figure. Quant à M. Flocken, il lui a mis un œil au beurre noir.

C'était une histoire lamentable. Je m'imaginai à la place de Barby, dénoncée et persécutée de la sorte en public. C'était immonde.

— Bon, alors la ferme est au sud de la ville, sur la Route 8. On ne peut pas voir la maison depuis la chaussée, mais il y a une boîte aux lettres au bout de l'allée, avec le nom « Flocken » dessus.

J'inscrivis ses indications sur le bloc-notes fourni par l'hôtel et la remerciai, me préparant maintenant pour les conseils qu'elle souhaitait me prodiguer.

— Martin a de nombreuses qualités, fit-elle contre toute attente.

Elle avait donc l'intention de me donner les bonnes nouvelles avant d'aborder les mauvaises.

— Mais vous ne savez pas tout sur lui, poursuivit-elle avec une certaine lenteur.

Elle ne m'apprenait rien.

— Je ne veux rien savoir s'il ne veut pas me le dire, déclarai-je sans perdre une seconde.

Ce qui l'arrêta net. La phrase était sortie d'elle-même et j'avais peine à croire que j'en étais l'auteur.

— Ne me dites rien, insistai-je. C'est à lui de le faire.

— Il ne vous trompera pas, mais il ne vous dira jamais tout, m'assura-t-elle avec calme.

Puis sa bouche se tordit et elle reprit.

— Je ne vous veux aucun mal et je vous souhaite d'être heureuse. Enfin je crois. Il n'a jamais été méchant avec moi. Simplement, il m'a caché certains aspects de sa vie.

Elle fixait un coin de la pièce, rassemblant ses forces, regrettant déjà d'avoir affiché tant d'émotion. Puis elle se leva et quitta la pièce sans un mot. Il me

fallut toute mon énergie pour ne pas me lever et me ruer sur ses talons.

Le lendemain matin, je me rendis à l'agence pour y retrouver Mary Anne Bishop. Je me sentais d'humeur énergique. Après lui avoir demandé de me parler brièvement des visites prévues pour le matin, j'examinai les fiches et demandai à voir en premier la propriété qui se trouvait sur la Route 8. Un peu déconcertée, elle acquiesça et nous y mena. En chemin, je scrutai chaque boîte aux lettres. Celle qui portait le nom « Flocken » se trouvait juste avant la ferme que nous devons voir. La visite se déroula rapidement et je préparai le terrain en expliquant à Mary Anne que l'environnement me plaisait tout à fait, mais que la maison était trop petite. En repartant, je lui montrai la route qui menait de la fameuse boîte aux lettres pour disparaître derrière une colline assez basse.

— J'aime bien le fait que la maison ne soit pas visible depuis la route, ajoutai-je. À qui appartient cette propriété ?

— Ah, ça, c'est la ferme Bartell. Le propriétaire actuel s'appelle Jacob – non, Joseph. Joseph Flocken. C'est un grincheux de première, paraît-il.

Malgré cela, elle se gara sur le bas-côté, tapotant ses dents de son crayon d'un air pensif.

— On pourrait passer y jeter un œil, conclut-elle enfin. J'ai entendu dire qu'il voulait déménager. Il n'a pas mis la maison en vente mais on peut toujours demander.

La bâtisse à un étage était grande et en mauvais état. Ses lignes n'avaient rien d'élégant. La peinture

autrefois blanche partait en lambeaux et les volets s'arrachaient de leurs gonds. La grange située non loin de là ne valait pas mieux, bien au contraire. Manifestement, elle n'abritait plus d'animaux depuis bien longtemps. Un vieux tracteur rouillait tranquillement dans un océan de boue et de mauvaises herbes.

Une porte moustiquaire s'ouvrit en grinçant et un homme grand et maigre sortit de chez lui. Il n'avait pas mis son dentier et s'appuyait lourdement sur sa canne, mais il s'était rasé et son bleu de travail était propre.

— Bonjour monsieur Flocken ! le salua Mary Anne. Cette dame a l'intention d'acheter une ferme, et elle voulait vous demander si elle pouvait visiter la vôtre.

Pendant une minute interminable, Joseph Flocken garda le silence et me toisa d'un air soupçonneux.

Je lui rendis son regard, m'efforçant de conserver une expression innocente.

— Je représente les Travailleurs du Seigneur, improvisai-je, soudain prise d'inspiration. Nous souhaitons acheter une ferme ici dans les environs, un endroit qui nécessite du travail, une ferme isolée que nous souhaitons rénover. Lorsque le travail sera fait, nous utiliserons les dortoirs que nous aurons construits pour abriter nos fidèles.

— Pourquoi la mienne ?

Mary Anne se tourna vers moi. Pourquoi donc, en effet...

— Non seulement elle correspond aux critères que mon Église a établis, mais de plus, Dieu nous a conduits jusqu'ici, répondis-je vaillamment tout en priant pour que Dieu me pardonne mes mensonges.

Du coin de l'œil, je vis que Mary Anne considérait le chaos boueux d'un air incertain. Sans doute en déduisait-elle que Dieu devait m'en vouloir un peu.

— Bon. Alors regardez par ici si ça vous chante, fit l'homme d'un ton brusque. Ensuite, entrez pour voir la maison.

Il n'y avait pas grand-chose à voir à l'extérieur. Après quelques murmures sur la surface, les droits de passage et les puits, c'est donc à l'intérieur que la visite se poursuivit.

C'était la maison d'enfance de Martin.

J'étais forcée d'avouer que Flocken faisait de son mieux pour entretenir proprement la cuisine, la salle d'eau du bas et sa chambre. Au-delà de ces frontières, il ne s'en donnait pas la peine. Voyant à quel point le moindre mouvement lui coûtait, je ne pouvais pas lui en vouloir. Je tentais de me représenter Martin, enfant, qui sortait en courant de cette cuisine pour aller jouer, ou montait les escaliers pour aller se coucher, mais je n'y parvenais pas. L'endroit était sinistre et empreint de désolation, même si on l'imaginait habité de parents aimants. J'avais une telle envie de m'en éloigner au plus vite que je négociai la ferme avec détachement. Flocken se réjouissait de toute évidence à l'idée que des membres de ma congrégation s'échinent à construire leurs abris. Pour enfoncer le clou, j'évoquai à plusieurs reprises les règles de travail strictes édictées par mon Église. Il manifesta son approbation en hochant sa tête grise. Cet homme tenait à ce que personne n'ait la vie facile. Ou même agréable.

Lui et Mary Anne se mirent à discuter du prix de vente et je compris soudain que j'avais gagné. Il avait

suffi que quelqu'un demande à acheter la ferme. Quelqu'un à qui il était certain que Barby et Martin n'auraient jamais voulu la vendre.

Je n'avais plus qu'une seule envie : prendre le large au plus vite.

Je me penchai en avant pour le fixer droit dans ses yeux mauvais.

— Je vais vous faire une proposition. Ce sera ça, et pas un sou de plus.

Et je lui indiquai la somme.

— C'est un bon prix, réagit Mary Anne.

— Elle vaut plus que ça, protesta-t-il.

— N'importe quoi ! rétorquai-je sèchement.

Pendant un instant, il me regarda, décontenancé.

— Vous, vous êtes une petite dure, en fait. Bon, d'accord. Je crois que je ne pourrais pas supporter un hiver de plus ici. J'ai une sœur à Cleveland, et elle a une chambre pour moi.

C'est ainsi que l'accord fut conclu.

Je lui serrai la main pour le sceller. Avec réticence, certes, mais il fallait le faire.